

PER
A-76
CON

DTS

L'ABEILLE

Revue Mensuelle
Illustrée
pour la Jeunesse



Les Frères de l'Instruction Chrétienne
Laprairie (PQ)

L'ABEILLE

Paraît tous les mois, juillet et août exceptés.

Elle a été bénite par Sa Sainteté Pie XI.

Directeur : F. HENRI, Laprairie, P. Q.

SOMMAIRE

Mot d'ordre : Lève-toi et mange, p. 223. — Miettes d'évangile : Le triple reniement de Pierre, p. 227. — La bonne Mère du Ciel, p. 230. — Sauvé par Marie, p. 231. — Les petits Amis de Jésus : Joseph Ndoutouma, p. 233. — Dieu trois fois saint, chant, p. 240. — Etude sur une image : La tempête apaisée, p. 241. — Récit canadien : Maîtres d'écoles d'autrefois, p. 245. — Le Singe et le Léopard, p. 247. — Concours de février, p. 247. — Rapailages, p. 250. — Un naufrage célèbre, p. 253. — Rires et sourires, p. 260. — Jokes, p. 262.

LIVRE RECOMMANDÉ

LA CROIX DANS LES ILES DU PACIFIQUE, Vie de Mgr Bataillon.

"L'Abeille" recommande ce bon et beau livre pour les bibliothèques des élèves. En compagnie de l'auteur, le P. Mangeret, qui a une plume d'or, on est assuré de passer des heures agréables — au moins en imagination — dans ces pays ensoleillés que sont les îles du Pacifique. Très recommandé aux amateurs de sport, car on y voit l'histoire d'un athlète, au nom qui sonne la bataille, en lutte avec plusieurs milliers de sauvages, dont il réussit à faire des agneaux avec l'aide de la Sainte Vierge.

ETUDE DU VOCABULAIRE

Il n'est pas nécessaire, peut-être, d'avoir un manuel spécial pour l'étude du vocabulaire : on a le dictionnaire, qui possède le grand avantage de présenter par ordre alphabétique tous les mots de la langue française, avec les indications qui peuvent intéresser : c'est une encyclopédie portative.

Les livres de classe sont aussi d'excellents manuels au seul point de vue du vocabulaire. A-t-on réfléchi à tous les termes spéciaux qui se rencontrent dans la géographie, l'arithmétique, le catéchisme, l'histoire du Canada, etc. ?

Mais le manuel par excellence pour l'étude du vocabulaire est bien le livre de lecture, et aussi tous les autres livres pour la lecture

(Suite à la page 263)



Lève-toi et mange.

*Dialogue entre l'Abeille et l'un de ses Lecteurs,
garçon de quinze ans.*

ABEILLE — *Bonjour, cher Ami, comment vous portez-vous ?*

LECTEUR. — *Très bien pour le corps ; moins bien pour l'âme.*

A. — *Attention ! Ce n'est pas dans l'ordre ; il faut toujours que l'âme soit au moins aussi saine que le corps.*

L. — *Je le sais, chère Abeille, je me le répète souvent à moi-même ; j'ai honte de ma lâcheté, surtout quand je songe aux promesses si généreuses et en même temps si sincères que je vous ai faites ; mais l'âge, les tentations plus harcelantes, certaines fréquentations que j'ai eu tort de faire, et qui maintenant lient ma liberté, tout cela me désaxe ; vraiment je ne suis plus le même enfant que vous avez connu et sur lequel vous comptiez pour l'apostolat.*

A. — *Vous exagérez sans doute ; je ne puis croire que vous ayez changé à ce point ; vous vous êtes toujours montré si courageux. Il est vrai que les mauvais camarades ont toujours une influence désastreuse sur les plus belles âmes. N'importe, je suis certaine qu'il vous est encore relativement facile de briser vos liens et de remonter le courant qui vous entraîne.*

L. — *Remonter le courant, c'est impossible ; bien des fois je me suis armé de courage, résolu à me ressaisir ; j'entendais à mon oreille vos paroles ardentes m'invitant à prendre place parmi les âmes militantes ; je voyais leurs bataillons serrés s'élançer pour les saints combats ; je me disais que j'allais m'enrôler moi aussi. Puis l'heure venue d'exécuter mes résolutions, je me sentais comme rivé à mes chaînes. Pardonnez-moi, chère Abeille, il faut bien vous l'avouer : C'est plus fort que moi !*

A. — *Plus fort que vous ? A qui la faute ? Pourquoi n'acceptez-vous pas intégralement la doctrine évangélique ? Pourquoi tronquez-vous votre vie chrétienne ? Pourquoi fermez-vous l'oreille aux pressantes exhortations de l'Eglise ?*

Jésus nous donne un moyen infaillible de rester pleins de vigueur et de force : c'est de manger sa chair et de boire son sang. Et l'on ne veut pas communier.

Jésus-Christ dit : "Sans moi, vous ne pouvez rien faire !" Et l'on se lance dans la vie seul, tout seul, on refuse d'aller puiser la force dans le Christ, on prie peu et l'on prie mal.

Regardez ces adolescents qui quittent les bancs de l'école ou du collège pour entrer dans la vie. On leur a dit : "Impossible de rester purs sans le Christ ! Impossible de rester courageux et fidèles à moins de manger la chair du Christ."

Mais ils n'écoutent pas ; ils s'imaginent être assez vaillants pour triompher par leurs propres moyens, par leurs propres énergies ; qu'ont-ils besoin de l'aide d'En-Haut ?

Les insensés, voyez-les tomber comme des feuilles mortes au souffle de la tempête, entendez leurs cris de détresse : "C'est plus fort que moi !"

Le prophète Elie, nous dit la Sainte Ecriture, fuyant la colère de la reine Jézabel, "s'avança dans le désert l'espace d'une journée. Epuisé de fatigue et découragé, il s'étendit sous un genêt en appelant la mort. Et voici qu'un ange le toucha en disant : Elie, lève-toi, mange, car le chemin est trop long pour toi."

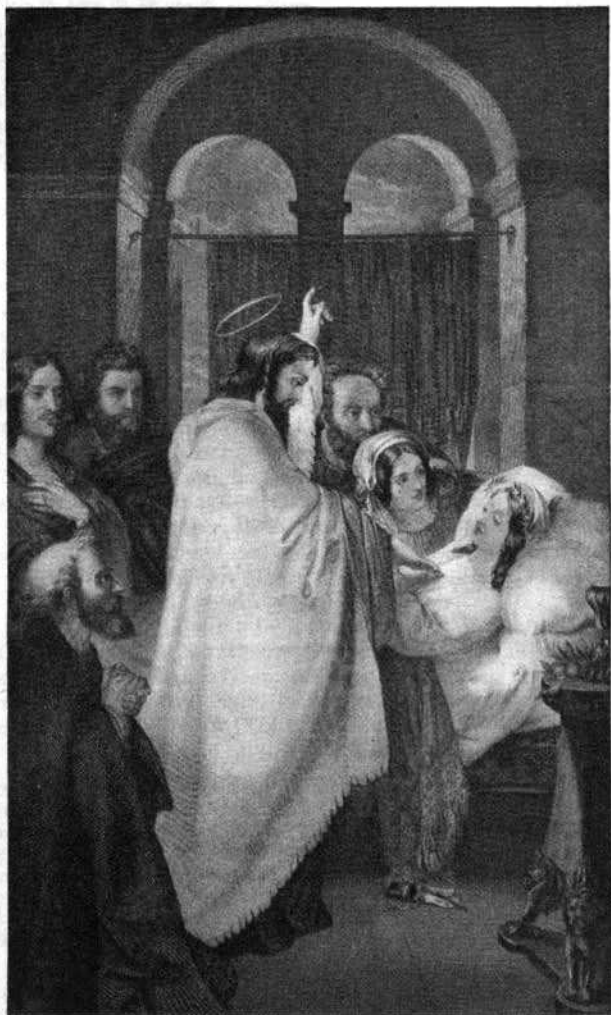
Il regarda, et il y avait à son chevet un gâteau cuit sur des pierres chauffées et une cruche d'eau. Elie se leva, mangea et but, et avec la force que lui donna cette nourriture, il marcha quarante jours et quarante nuits.

Sans cette nourriture apportée du ciel, Elie était perdu. Quelle leçon pour vous, cher Ami ! "C'est plus fort que moi !" dites-vous. Vous avez raison, car les travaux et les luttes de la vie chrétienne dépassent nos forces, mais pourquoi rejetez-vous le secours qui vous est offert ? Il y a une voix qui vous crie : LÈVE-TOI ET MANGE ! MANGE LE PAIN EUCHARISTIQUE ! et vous ne voulez pas vous lever, vous ne voulez pas manger...

Qu'est-ce qui a donné aux chrétiens des premiers siècles de l'Eglise ce courage surhumain qui les a fait braver le fer et le feu ? Qu'est-ce qui soutient les prêtres et les missionnaires dans leurs travaux apostoliques, les religieux et les religieuses dans leur vie de renoncement ? N'est-ce pas le Pain vivant descendu du ciel, la chair du Christ, dont ils se nourrissent chaque jour ?

Et ces milliers d'adolescents chrétiens qui ont juré de batailler pour le Christ, ces jocistes héroïquement braves, ces

Premier prix de peinture à l'exposition de Londres de 1842.



HOLST

Gravé par G. Periam

RÉSURRECTION DE LA FILLE DE JAÏRE

... Jésus, prenant sa main s'écria : **Enfant, lève-toi!** Et son esprit revint en elle, et elle se leva aussitôt. Et il ordonna de lui **DONNER À MANGER.** Et ses parents furent dans le ravissement. (LUC, VIII 34-36.)

ligueurs, ces congréganistes qui fièrement arborent le drapeau de leur foi chrétienne, où vont-ils puiser leurs énergies ? Suivez-les et vous les verrez se diriger fréquemment vers la Table sainte; vous les verrez faire de beaux signes de croix; vous verrez durant leur prière un reflet céleste illuminer leur visage.

L. — *Chère Abeille, je vous remercie, vous me rendez le courage avec la confiance.*

A. — *Ah ! les sacrements ! les sacrements ! si l'on savait leur puissance vivifiante !...*

Croyez-moi, cher Lecteur, confessez-vous régulièrement, communiez bien souvent, tous les jours si possible; lisez de bons livres, pratiquez la méditation et l'examen particulier, faites la retraite fermée tous les ans. Oui, faites cela et jamais plus vous ne direz : "C'est plus fort que moi !" vous ne craindrez plus les camarades, ils vous respecteront. Bien plus, vous ne serez nullement condamné à vivre en marge de la société; il y aura toujours des jeunes gens au cœur généreux, à l'âme éprise d'idéal, qui s'attacheront à vous.

Encore une fois, mon cher Lecteur, ne tronquez pas votre christianisme, prenez-le TOUT ENTIER AVEC SES DOGMES, SANS DOUTE, MAIS AUSSI AVEC SES PRÉCEPTES, MAIS ENCORE AVEC SA MESSE ET SES SACREMENTS.

F. CÉLESTIN-AUGUSTE

LA RÉSURRECTION DE LA FILLE DE JAÏRE

Ce touchant miracle de Jésus, qui remit le bonheur dans un foyer cruellement éprouvé par la mort d'une enfant unique, corrobore l'utile leçon donnée dans le "Mot d'ordre" : la loi chrétienne exige que nous soyons des héros, ce ne sera possible qu'avec la sainte Communion. L'âme peut être morte comme l'était cette petite fille de douze ans, Notre-Seigneur seul peut lui redonner la vie de la grâce. Mais après ce pardon, que recommande-t-il à l'Eglise, notre sainte Mère : "Donnez-lui à manger" : donnez-lui le Pain descendu du ciel, qui garde l'âme pour la vie éternelle.

L'évangéliste ajoute ces mots : "Et ses parents furent dans le ravissement"; qui sont ces parents, sinon la Bonne Mère du ciel, notre ange gardien, nos saints patrons; en un mot, tous les anges et tous les saints du paradis, qui semblent plus se réjouir pour le retour d'une âme à la vie de la grâce que pour la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes.

L. R.



LE TRIPLE RENIEMENT

DE SAINT PIERRE

PUISQUE nous sommes dans l'Année Sainte qui doit commémorer le dix-neuvième centenaire de la Rédemption, "L'Abeille" se fait un devoir de présenter à ses jeunes lecteurs quelque nouvel aspect de la Passion de Notre-Seigneur.

Il est impossible de réfléchir aux humiliations extrêmes de notre bon Sauveur et à tous les tourments qu'il endura dans son âme et dans son corps, sans recueillir deux fruits précieux de cette méditation : l'amour de Jésus et la haine de tout ce qui lui déplait.

Nous avons déjà vu la triste fin du traître Judas, perte qui fut si sensible au Cœur de Jésus. Il s'en fallut de peu que le démon ne lui ravît encore celui qu'il avait marqué pour être le chef de ses apôtres, la pierre qui devait servir de fondement à son Eglise.

C'était pendant la dernière Cène, à Pierre trop confiant en lui-même et s'estimant bien au-dessus des autres en amour et en fidélité, Jésus avait dit : "En vérité, en vérité, je te le déclare : avant que le coq ait chanté, tu m'auras renié trois fois."

Cet avertissement de Notre-Seigneur était une grâce ; l'apôtre aurait dû se tenir sur ses gardes : un bon averti en vaut deux, dit un proverbe.

Quand, au jardin de Gethsémani, les apôtres virent les soldats garrotter Jésus et l'emmener comme un malfaiteur, la panique les saisit et ils s'enfuirent vers Béthanie, ne pensant plus qu'à sauver leur vie.

Deux d'entre eux, cependant, ralentissent le pas, puis après quelques hésitations, reprennent le chemin de Jérusalem, guidés dans la nuit par la lueur lointaine des torches et des lanternes du lugubre cortège.

C'étaient les apôtres Pierre et Jean. Celui-ci, bien connu du grand prêtre et de ses gens, pénétra d'abord seul dans la cour. Il parla à la portière, qui laissa passer son compagnon.

La cour offrait un spectacle de grande animation. Comme la nuit était froide, on avait allumé du feu, autour duquel, gardes et serviteurs se chauffaient. Pierre s'assit parmi eux pour voir comment finirait cette affaire.

Pierre aime son divin Maître, pourtant la peur l'empêche de rester à ses côtés : il le suit, mais de loin. Et justement parce qu'il est *loin de Jésus*, il se trouve au milieu de ses ennemis. Cette mauvaise compagnie est le point initial de sa chute. La tentation ne l'aurait pas trouvé désarmé, s'il s'était préparé par la prière au jardin de Gethsémani.

Quand Pierre se fut assis près du brasier, la servante du grand prêtre, chargée de la porte, s'écria après l'avoir dévisagé avec soin : "En voici un qui était avec Jésus!" C'est un disciple du Nazaréen, il n'y a pas à dire le contraire.

Tous les regards convergeant sur lui, Pierre se sent mal à l'aise. Prenant un air détaché, indifférent, il répond : "Je n'en suis pas... Je ne le connais pas... Je ne sais pas seulement ce que tu veux dire!"

Pierre a oublié ses belles protestations de fidélité : il suffit de quelques paroles d'une servante pour le désorienter et le faire tomber. Quand on s'expose à la tentation, on se soustrait à la grâce : qui aime le danger périra.

A ce moment, le chant du coq se fit entendre pour la première fois; Pierre n'y prit pas garde : aucun souvenir de l'avertissement de Jésus ne vint à son esprit.

Quelque temps après, une autre servante qui vint à passer dit à ceux qui étaient là : "Cet homme était aussi avec Jésus de Nazareth!" Ce qu'entendant, l'apôtre sentit redoubler sa frayeur. Il répondit : "Bien sûr, je ne connais pas cet homme." Et pour donner plus de force à son affirmation, il l'accompagna d'un serment.

Cette seconde faute est pire que la première, puisque, au reniement, Pierre ajoute le parjure. Il faut se relever dès qu'on est tombé, car une faute commise est toujours un acheminement vers une autre plus grave.

Une heure environ s'écoula; Pierre était toujours là à se chauffer. Pour détourner l'attention des gardes, il se mêle à leur conversation. L'un d'entre eux, n'y tenant plus, lui dit : "Certainement, tu es de ces gens-là, car tu es Galiléen; ne dis pas le contraire : ton accent te fait reconnaître!"

Les yeux de tous sont braqués sur Pierre, qui commence à perdre contenance. Sa gêne devient de l'affolement quand un

serviteur du grand prêtre, parent de celui à qui Pierre avait coupé l'oreille, lui lance à brûle-pourpoint : "Dis donc, ne t'ai-je pas vu, toi, dans le jardin ?"

A ces mots, l'apôtre commença à craindre sérieusement pour sa vie : il avait dégainé l'épée et donné le signal de la lutte, et si Malchus n'avait pas eu la tête fendue du coup, la faute n'en était certainement pas à Pierre qui avait frappé de toutes ses forces : on pouvait l'arrêter pour tentative d'homicide. Pour détourner l'orage qu'il voyait prêt à fondre sur lui, il se mit à faire des imprécations et à jurer par le ciel et par la terre qu'il ne connaissait point cet homme.

Quelle chute lamentable ! Et Pierre avait jadis confessé la divinité de Jésus-Christ ; il avait été le témoin émerveillé de sa transfiguration sur le mont Thabor ! Tous les autres pouvaient l'abandonner, quant à lui, il ne se rendrait jamais coupable d'une telle félonie ! Cela montre que sans la grâce de Dieu, le plus fort n'est qu'un fêtu de paille qu'emporte le moindre souffle de vent.

A ce moment, le coq chanta pour la seconde fois. Jésus, entraîné par des gardes, eut à passer près de la cour ; se retournant, il jeta un regard sur l'apôtre infidèle, regard chargé d'une souffrance indicible pour son reniement, chargé aussi d'une infinie tendresse pour le pauvre égaré, qu'il chérissait toujours et qu'il voulait sauver.

Pierre aimait réellement le divin Maître : son regard alla jusqu'au fond de son cœur. Alors il se ressouvint de la parole que Jésus lui avait dite : "Avant que le coq chante deux fois, tu me renieras trois fois."

Pierre, merveilleusement changé, se hâta de sortir de cette cour où la mauvaise compagnie avait fait de lui un renégat. Il pleura amèrement sa faute : quel regret d'avoir renié celui qu'il aimait plus que sa vie, mais qu'il avait oublié dans un moment de faiblesse !

Pierre et Judas ont péché gravement. Le repentir de Pierre lui obtient son pardon. Judas tombe dans le désespoir, et il meurt en réprouvé.

L'apôtre n'oublia jamais sa faute ; désormais ses larmes ne cesseront plus de couler. Il savait que Jésus lui avait pardonné, mais il se souvenait qu'il l'avait blessé dans la partie la plus sensible de son cœur.

A la pensée de sa triple faute, son cœur saignait, et des larmes roulaient sur ses joues, si bien qu'avec les années, elles finirent par y creuser deux sillons. O l'éloquence de ces larmes de repentir disant à tous quel infini trésor de miséricorde est renfermé dans le Cœur du Bon Maître !



La Bonne Mère du Ciel

2. — SAINTE MÈRE DE DIEU, *riez pour nous.*

MARIE, MÈRE DE DIEU ! Quelle grandeur sublime renferme ce titre !

Marie a pour fils le Fils éternel de Dieu ! Cette dignité incomparable l'élève au-dessus de tous les Anges et de tous les Saints.

La Sainte Vierge a ôté aux hommes le droit de se plaindre d'Eve.

Elle est le chef-d'œuvre de la sagesse et de la toute-puissance de Dieu : tout infiniment puissant qu'il est, il ne pourrait cependant faire Marie ni plus noble ni plus grande qu'il l'a faite dans sa dignité de Mère de Dieu.

Si Jésus aime à exaucer les prières des Saints en notre faveur, eux qui ne sont que ses amis, comment pourrait-il refuser quoi que ce soit à sa Mère qu'il chérit d'un amour filial ?

Marie est Mère des deux côtés, Mère de Dieu, Mère des hommes : elle peut tout obtenir comme Mère de Dieu, elle veut tout accorder comme Mère des hommes. Son désir est d'autant plus grand de nous faire du bien, que c'est à cette unique fin qu'elle doit sa Maternité divine.

En recourant à Marie sans aucune crainte, nous faisons, pour ainsi dire, notre apprentissage de la confiance en Dieu.

SAUVÉ PAR MARIE

M'adressant à un confrère, très dévoué pour "L'Abeille" je le priaï de me trouver un beau récit pour cette rubrique de la revue. "J'ai ce qu'il vous faut, me répondit-il, je vous écrirai quelque chose dont je puis vous garantir l'authenticité, en ayant été mieux qu'un témoin". Voici l'histoire qui m'a été contée :

Je dirigeais depuis quelques mois une maison d'éducation. Les jeunes gens, très dévots à Marie, avaient construit, au bord d'un lac, à quelques milles de l'école, une petite grotte de Lourdes. Ils aimaient à y prier, et, lorsque la promenade les dirigeait de ce côté, c'était une joie pour tous d'y aller faire leurs dévotions.

Les beaux jours avaient fui ; janvier tenait le pays dans son étroite glacée. Trois longs mois s'écouleraient avant qu'il fût possible de revoir ce lieu aimé.

Et pourtant un espoir subsistait dans mon cœur. Je me disais, que peut-être, la glace du lac nous permettrait un jour d'aller prier au petit sanctuaire.

Des dégels successifs suivirent la fête de l'Épiphanie, et le 15 janvier, au matin, sur la rivière et sur le lac, la glace miroitait au soleil, invitante. Comment résister à la tentation ?

"Allons, dis-je à un confrère, faisons une randonnée jusqu'à la grotte pendant la classe matinale, et si le chemin est sûr, cet après-midi nous causerons une agréable surprise à notre petit monde."

Bientôt nous glissions à une allure vertigineuse à travers la baie. Trois milles de glace vive, point de vent, un soleil étincelant, un air vif : tout nous servait à souhait. En quelques minutes, nous atteignions la rive opposée, et descendant vers le sud, en longeant les falaises, nous doublions le cap. Ici des amas de glaçons empilés les uns sur les autres, solidement soudés ensemble offraient un chemin malaisé, mais très sûr. Ce barrage franchi, le grand lac étalait sa plaine glacée devant nous comme un miroir d'argent sous les rayons du soleil. Encore quelques minutes et notre but serait atteint.

Je longeais le rivage, pendant que mon compagnon, plus hardi, virevoltait au large. Très vite, je m'aperçus, qu'ici, la glace s'amincissait, et, anxieux, je rejoignis mon confrère pour lui conseiller la prudence. Docile à l'avertissement, il se rapprocha de la rive. Nous marchions encore côte à côte, lorsque subitement je le vis s'enfoncer. Un cri de terreur s'échappa de mes lèvres ; une angoisse me serra le cœur. Mais je n'eus pas le temps de donner suite à ce sentiment, car la glace céda subi-

tement aussi sous mon poids. L'instinct du nageur me retint à la surface. Me débattant au milieu des glaçons, je poussai hardiment vers le rivage. La glace molle se brisait sous mes coups de poings, et j'avancais lentement, mais sûrement. Je saignais aux poignets sous les gants, mais qu'étaient-ce que ces égratignures, quand il y allait de ma vie !

Enfin, j'atteignis la glace solide et, m'arc-boutant sur les mains, j'essayai de me hisser hors du gouffre. Mais en nageant, j'avais projeté l'eau sur la glace, et la surface glissante ne donnait aucun point d'appui. Je retombai lourdement.

Une fois, deux fois, trois fois... j'essayai de nouveau : Peine perdue. Vite, je me fis une juste idée de ma situation : je n'en sortirais pas, il fallait me résigner à mourir dans ce lieu solitaire, loin de tout secours humain. Je n'osais regarder en arrière, dans la crainte de constater la disparition de mon compagnon.

Dans cinq minutes, deux minutes, une minute peut-être, pensai-je, cette eau glaciale sera mon linceul ; je paraîtrai devant Dieu. Je n'avais pas peur. Tranquillement, je fis mon acte d'amour de Dieu et me confiai à sa miséricorde. Ceci fait, calme toujours, je songeai à mes parents aimés ; à la douleur que leur causerait ma triste mort. Je pensai à mon supérieur, à mes confrères, aux chers enfants qui ne nous verraient pas revenir et qu'attristerait cette disparition....

Puis subitement, comme sous une inspiration subite, je m'écriai :

“ Bonne Mère du ciel, je suis prêt à mourir, mais si vous pensez que je puis encore être utile à vos enfants, sauvez-moi ! ”

A peine avais-je prononcé ces paroles, que l'espoir renaissait en mon cœur. Je me détournai. Mon confrère, agrippé à un bloc de glace venait de sortir une jambe hors de l'eau et se hissait en sûreté.

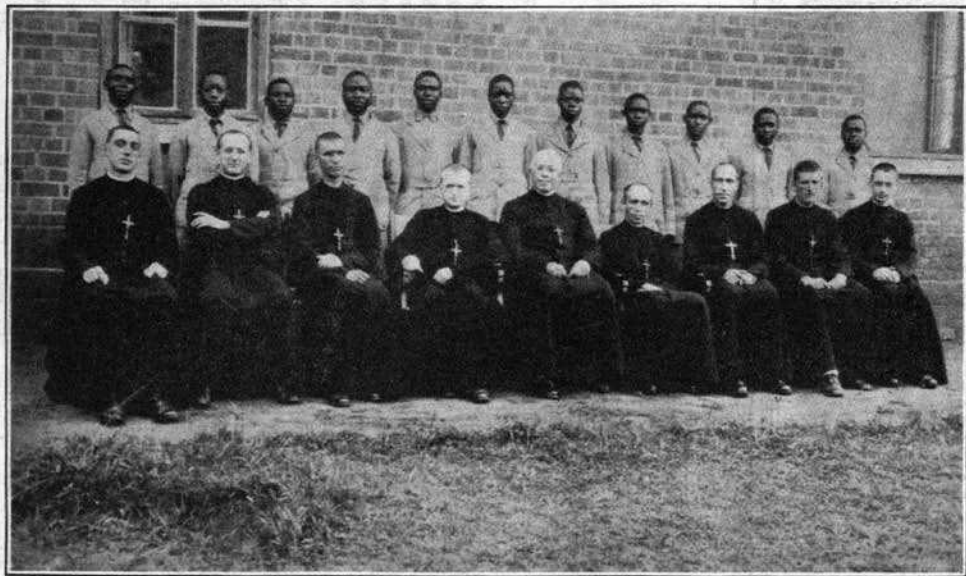
En quelques secondes, avec l'appui de sa main, j'étais moi-même hors de danger.

Une demi-heure plus tard, un bon fermier nous accueillait, nous réchauffait, faisait sécher nos vêtements, nous servait un bon repas. Nous étions sauvés, non seulement de l'eau traîtresse du lac, mais des suites fâcheuses de ce bain glacial.

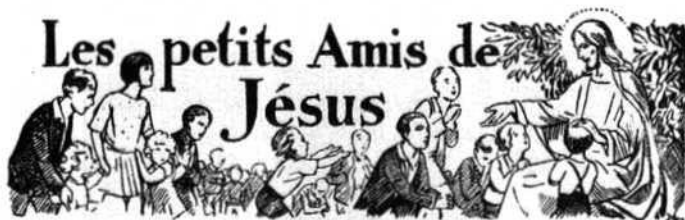
Ainsi, grâce à la Sainte Vierge, je continue l'œuvre d'éducation que cet accident avait failli interrompre si inopinément.

Le 15 janvier prochain, pour la dix-septième fois, je dirai mon merci à la Bonne Mère.

J. L.



UGANDA — FRÈRES DE L'INSTRUCTION CHRÉTIENNE AVEC LEURS ONZE JUVÉNISTES.



Joseph Ndotouma

RÉCIT MISSIONNAIRE

DANS le "Bulletin des Pères du St-Esprit" je viens de lire ce beau récit dû à la plume du P. Henri Trilles. "L'Abeille" s'empresse d'en extraire le sue délicieux qu'elle est heureuse de servir à ses jeunes lecteurs. Lisez l'histoire de cet apôtre de Jésus, histoire qui mériterait bien de figurer dans les premières pages d'une nouvelle "Légende dorée".

Voici cinq ans passés, arrivait à notre mission de Sainte-Marie un petit Fang, déluré, au minois éveillé, aux joues rebondies, à la fraîche frimousse.

Quelques jours auparavant, passant par son village, je lui avais dit :

— Viens avec moi, je t'apprendrai les manières des blancs.

Il s'était sauvé, tout apeuré, en me tirant un bout de langue rose ... Les gamins se ressemblent partout.

Et ce matin-là, s'étant ravisé, il était devant moi.

— Me voilà, c'est moi, Ndotouma !

Et il était là et devait y rester. Il avait douze ans environ.

Il apprit bien son catéchisme; à son baptême, il reçut le nom de Joseph.

Bon écolier d'abord, puis catéchiste fervent et zélé, pendant cinq ans, il ne m'avait pas quitté. Ame pure comme le cristal. Aussi je l'appelai un soir dans ma chambre.

— Petit Joseph, lui dis-je, voici le moment où tu devras bientôt quitter la maison. Que veux-tu faire ?

— Rester toujours avec toi, Père.

— Oh ! de grand cœur ! Mais, dis-moi, le bon Dieu n'a-t-il pas parlé à ton cœur ? Ne voudrais-tu pas être, comme moi, son prêtre ?

— Oui, le bon Dieu m'a parlé au jour de ma première communion ; mais je veux réfléchir encore. Attendons.

Et nous attendîmes . . .

Un mois après, il était de nouveau dans ma chambre : c'était au soir du 15 août, fête de la Bonne Mère du Ciel.

— Père, j'ai prié très fort, je sais maintenant.

— Alors, m'écriai-je, plein d'espoir, tu vas commencer le latin ?

— Pas encore, je ne suis pas digne ! Pas encore ! Je voudrais d'abord être catéchiste, mais catéchiste bien loin, dans un village, le plus éloigné, le plus difficile, où les gens seront les plus méchants. C'est là que la Sainte Vierge veut que je sois . . .

Nous attaquions alors le haut pays Fang. Les tribus qui habitent cette région sont des plus féroces, de vrais cannibales. J'y suis allé installer mon petit Joseph. Il ne se possédait pas de joie.

Nous fûmes très mal reçus : il voulut cependant rester, impatient de travailler pour Notre-Seigneur. Je ne devais plus le revoir en ce monde.

Six mois après, étant en tournée d'évangélisation, je me trouvais à une petite journée de marche du village où j'avais installé Joseph Ndotouma. Je me réjouissais à la pensée de le revoir le lendemain.

Je venais à peine, dans le village endormi, de terminer la sainte Messe, que se dressent devant moi, ricanant bêtement, deux grands diables de Noirs, air menaçant, figure bestiale.

— Tu nous avais envoyé ton enfant ? Tu peux venir le chercher. On s'en est débarrassé.

Et ils se retirent.

Je prends la résolution de partir tout de suite. J'appelle mes boys :

— Enfants, en route !

Ils connaissent déjà la nouvelle. Sur la rivière, dont les méandres capricieux serpentent dans un océan de verdure, les pagaies plongent et se relèvent en un rythme accéléré ; la pirogue vole, impatiente.

Avant le soir, nous étions au village de mon petit catéchiste. Sous les yeux féroces des guerriers menaçants, vite appelés et réunis aux coups répétés du tam-tam de guerre, qui servent d'accompagnement aux rauques accents du chant de guerre, du sinistre appel aux armes, tandis que, chargés jusqu'à la gueule, les fusils sont braqués sur nous, la pirogue s'arrête à l'embarcadère, l'avant grince sur le sol rocheux, les enfants sautent à terre, apeurés.

On le serait peut-être à moins !

Quoique chrétiens d'hier seulement, nos catéchistes sont vraiment merveilleux de générosité ! Pour sauver les âmes de leurs frères, les donner à Jésus qu'ils aiment de tout leur cœur, sans hésiter ils nous suivent partout, et, en tremblant, donneraient volontiers leur vie pour la foi.

Seul le courage le plus froid peut en imposer à ces brutes ! Je suis descendu le premier, je vais droit au chef : son bonnet de fourrure, tête de tigre ornée de plumes multicolores, le désigne entre tous.

— Mbolo, lui dis-je, salut, deviens vieux !

Et, suivant le rite consacré, je lui ai saisi la main que je serre d'une ferme étreinte.

— Salut, deviens vieux, toi aussi ! me répondit-il.

Mais au fond, le souhaite-t-il autant que cela ?

— Je t'ai envoyé mon enfant, je viens le voir !...

— Mais il est mort ! Je te l'ai envoyé dire.

— Allons le voir !

Et la main dans la main, en bons amis, bon gré, plutôt mal gré, nous entrons dans le village !

— Lâche-moi, tu me fais mal.

— Comment, toi ? Un chef ? Allons toujours !

Et chemin faisant, je l'interroge sur mon petit Joseph :

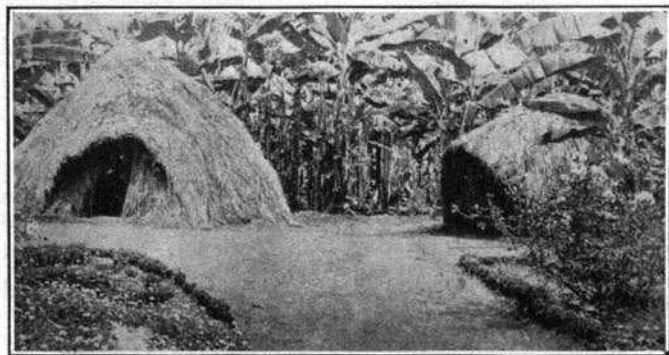
— Il est mort, comme ça ?... Vous ne lui avez rien dit ?...

Après tout, c'est peut-être vrai !

Il me conduit à l'autre extrémité du village, dont les cases nombreuses s'étagent du fleuve au marais qui le borde. Nous en sortons. Quelques pas dans la forêt, et dans une clairière à peine débroussée, une petite hutte informe, ouverte à tous les vents, un hangar plutôt, dont le toit délabré, penchant, percé, pourri, laisse passer pluie et soleil, une petite hutte se dresse.

A l'intérieur, rien, pas même une natte ; mais sur la terre repose un squelette dont les chairs ont été mangées par les fourmis.

Ces restes mortels pieusement enroulés dans une natte, vite apportée du village, je trouve tout près une petite boîte de fer, et l'ouvrant, j'y vois un petit carnet, heureusement échappé aux fourmis blanches, carnet que je conserve toujours comme une sainte relique : mon petit Joseph y avait écrit ses dernières pensées.



AFRIQUE CENTRALE — *Ce qui sert de "home" aux Noirs.*

Voici ce qu'il y avait d'écrit :

"Les gens d'ici sont très méchants, j'ai essayé de leur parler du bon Dieu : ils ne m'ont pas écouté, ils se sont moqués de moi.

"Ils me battent souvent et me disent : On te tuera !

"J'ai baptisé les petits enfants qui allaient mourir. J'en ai baptisé dix-sept. Voici leurs noms....

"Le chef m'a dit hier : Nous ne voulons plus de toi dans le village; quand tu fais couler l'eau sur les enfants, tu les tues. Va-t-en !

"Mais je suis trop malade pour m'en aller, je crois que les gens m'ont empoisonné. Le sorcier du village est venu et m'a regardé méchant. La poitrine me brûle toute, la tête me fait mal. Je ne puis plus marcher. Les hommes m'ont chassé dans la forêt. J'y ai trouvé une petite case, celle des cabris.

"J'ai dit au bon Dieu : J'ai mal, mais je veux rester. Le Père m'a dit : Reste-là et enseigne les gens. — Je resterai, ça je veux; mais, enseigner, je ne le puis plus.

"Bientôt, c'est Pâques. Pour sauver les gens, voilà ce que je demande au bon Jésus : *Que mon corps tombe en morceaux comme le sien, quand les méchants l'ont fouetté !*"

Et sous l'effet du poison — on l'a su depuis — le corps de Joseph, couvert de plaies et d'ulcères purulents, s'en est allé en lambeaux.

“... Comme le bon Jésus, je veux avoir soif dans ma dernière agonie.”

Et on l'avait laissé mourir de faim et de soif : pas une main amie n'était venue humecter d'une goutte d'eau ses lèvres tuméfiées, brûlantes de fièvre.

“... Comme le bon Jésus, je veux mourir seul, abandonné de tous, sans un prêtre pour me consoler, sans revoir le Père. Je veux mourir seul, pour que les gens d'ici deviennent chrétiens !”

Et il était mort seul, abandonné de tous, couché sur la terre nue, dans la pauvre hutte délabrée, ouverte à tous les vents...

Je n'ai pas voulu remporter à la mission le corps de mon petit Joseph. Nous l'avons enterré là où il était mort, sous les grands bananiers dont la chanson berce son dernier sommeil. Nous l'avons enterré là, sous une petite croix de bois, la croix qu'il avait aimée, la croix qu'il s'était faite lui-même, la croix devant laquelle il était mort !

Nous l'avons enterré là !...

Mais un catéchiste lui a succédé, car ils se sont tous offerts, mes chers petits ! Un catéchiste lui a succédé. Et aujourd'hui, près de la petite croix de bois, toujours debout, pieusement entretenue, une modeste chapelle est élevée, et les chrétiens viennent y prier, car le village est chrétien, le village tout entier...

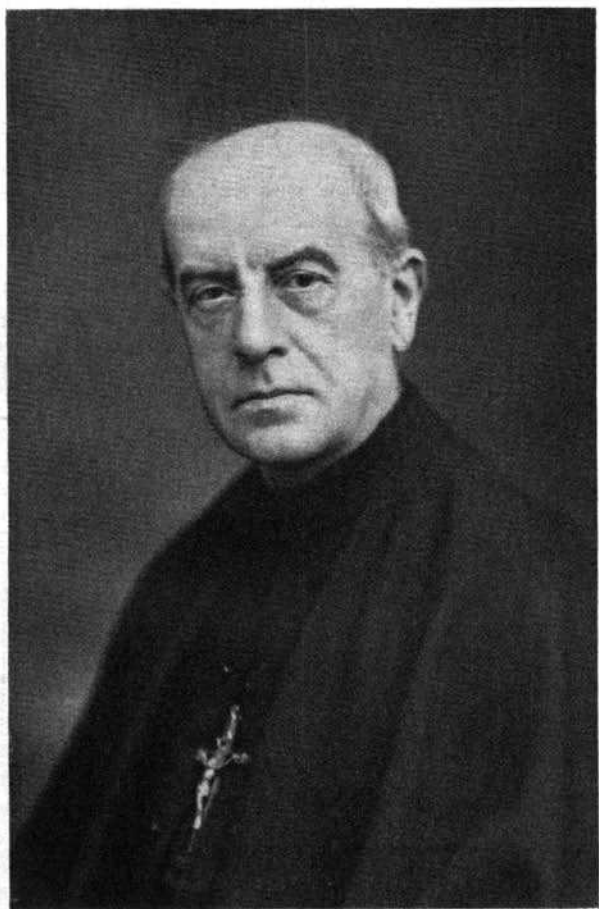
Le village tout entier.

Lettre à un juvéniste

Bien cher Lucien,

Il me fait plaisir de t'écrire ces quelques mots qui, j'espère, te trouveront en parfaite condition morale et physique.

Quant à nous, nous sommes tous bien et heureux puisque la bénédiction de Dieu semble être entrée dans la famille en conduisant un de nos frères dans le chemin de la vérité et de la vie. Car en laissant parents, amis et plaisirs, pour embrasser la vie religieuse, Dieu en t'enlevant au monde t'attire à Lui pour sa gloire, le salut de ton âme, l'honneur et la consolation de nos vénérables parents à qui, après Dieu, nous devons tout....



LE RÉVÉREND FRÈRE ÉTIENNE

Quatrième successeur du Vénérable J.-M.-R. de la Mennais

FONDATEUR DES FRÈRES
DE L'INSTRUCTION CHRÉTIENNE

Elu le 13 août 1933.

Dieu trois fois saint

Sanctus "des Anges"

The musical score is written on seven staves of a single melodic line in G major (one sharp) and 4/4 time. The lyrics are printed below the notes. The music features a simple, hymn-like melody with a clear rhythmic pattern. The final staff ends with a double bar line.

Dieu trois fois saint, Dieu puis- sant, Roi des An- ges,
Nous chantons comme eux tes lou- an- ges! Des é- lus
les cé- les- tes chœurs Cé- lê- brent sans fin ta beau- té, Sei-
gneur. Et de tes bienfaits la mémoi- re. La terre en- tiè- re,
l'a- zur des cieux res- plen- dis- sent de ta gloi- re; Descends,
Ray- on Sau- veur, En nos cœurs, Splendeur du Pè- re,
Viens les rem- plir d'a- mour et de lu- miè- re.

Bien exécuté, ce chant dure environ une minute. Il aura beaucoup d'effet s'il est rendu avec tout le respect, l'amour et la vénération dus à la Divinité. Un cantique, ce sont des paroles de louanges qui se mettent en dimanche — au moyen de la musique — pour faire plus d'honneur à qui elles sont adressées : c'est donc d'abord quelque chose qu'on veut "dire", et que l'on revêt d'une mélodie justement pour mieux l'exprimer. En conséquence, il faut *phraser*, portant son attention plutôt sur les paroles et la ponctuation que sur les groupes de notes, appuyant sur les mots de valeur. Pas d'éclat de voix : que ce soit vraiment un chant religieux puisqu'il est emprunté à une mélodie officielle de l'Eglise, et que les paroles, d'une rare élévation, nous mettent si bien en la présence même de Dieu.

F. H.

ETUDE SUR UNE IMAGE

LA TEMPÊTE APAISÉE

LES ombres du soir descendent lentement sur les eaux du lac de Génésareth. La grande nappe d'eau, comme un miroir d'argent, reflète l'azur d'un ciel sans nuage. A l'horizon, les hautes collines se parent de teintes violettes et mauves. C'est la fin d'un beau jour d'été.

Jésus vient de terminer son enseignement à la foule toujours avide de l'entendre. L'ayant congédiée, il est monté dans une barque pour aller sur la rive opposée goûter quelques heures de repos dans la prière.

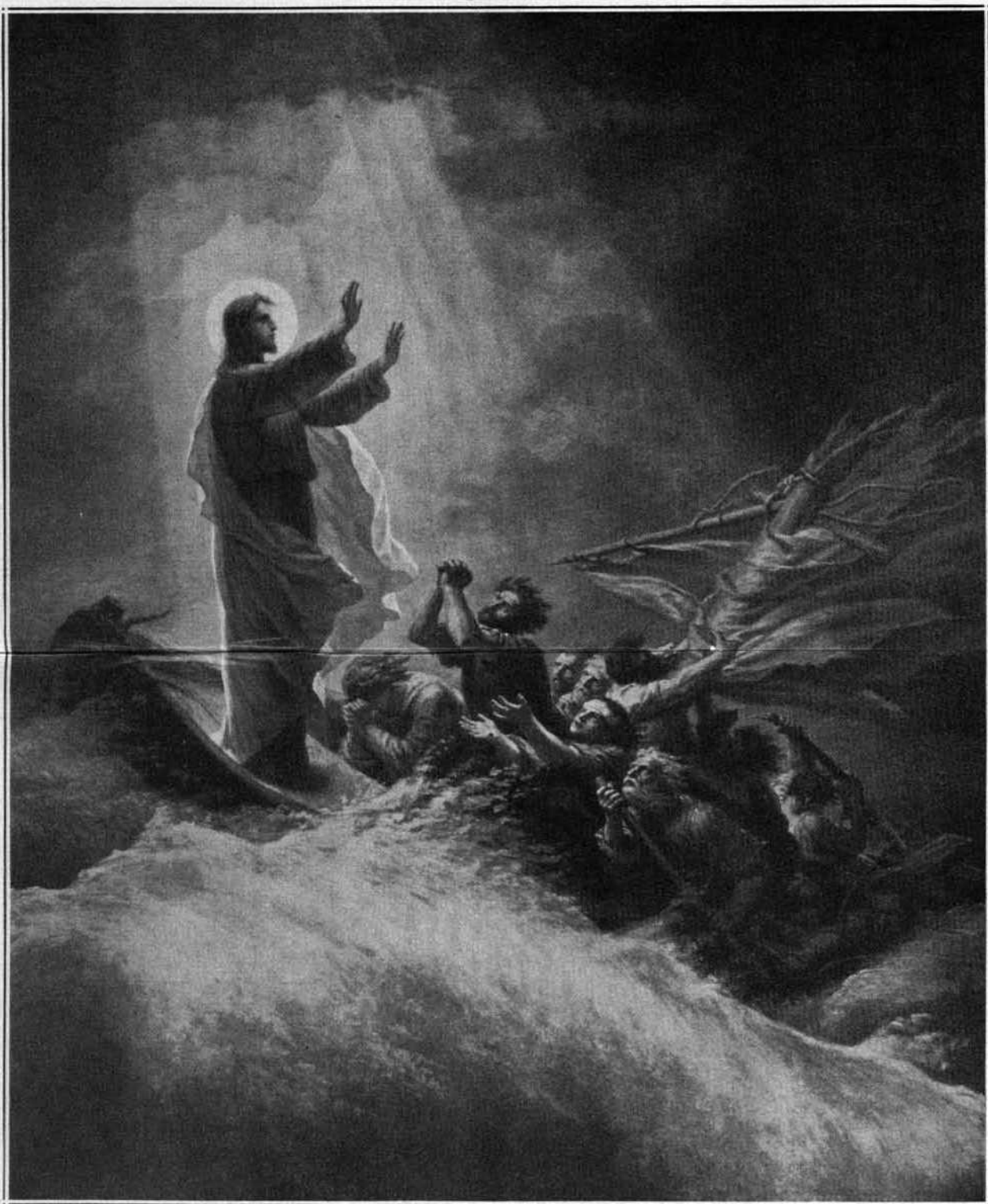
Bientôt, menée par des bras experts et vigoureux, la barque glisse légère sur le lac; on n'entend que le clapotis des vagues qu'elle écrase dans sa course rapide.

Au départ, le lac était calme; Jésus, fatigué des durs labeurs de la prédication, s'est endormi sur le coussin du pilote. Les disciples, toujours pleins d'attentions pour le divin Maître, respectent son sommeil et causent entre eux à voix basse.

Mais voici que le décor change : le ciel tout à l'heure si lumineux se couvre de nuages sombres. Bientôt c'est la nuit accompagnée d'un vent de tempête qui met les vagues en furie. Les lames énormes montent à l'assaut de la pauvre petite barque qui se remplit d'eau.

La tourmente fait rage et menace de tout submerger. C'est en vain que, pour parer le coup, les disciples s'affairent, qui à la voile, qui aux rames : la barque n'obéit plus au gouvernail, le mât s'est brisé dans une rafale, la voile claque au vent et se déchire... Et Jésus dort toujours au fond de la barque.

Voyant l'embarcation près de sombrer, les disciples s'approchent de Jésus et le réveillent à grands cris : "Maître, Seigneur, au secours, nous périssons, sauvez-nous !"



JÉSUS APAISE LA TEMPÊTE

A cet appel de détresse, Notre-Seigneur s'est levé dans toute sa majesté : vous le voyez debout sur la proue. Pour ses apôtres, il n'a qu'une parole de tendre reproche : il faut pacifier les cœurs avant de calmer les flots : "De quoi avez-vous peur, hommes de peu de foi ?" Comme si l'on pouvait périr quand on a Jésus avec soi.

Puis en un geste de maître et d'une voix à qui rien ne résiste, Jésus commanda à la mer et la menaça : "Cesse de gronder, tais-toi !"

Aussitôt le vent s'apaisa, les vagues s'écrasèrent, et de nouveau un calme profond régna sur toute la surface du lac.

Les disciples n'en croyaient pas leurs yeux. Stupéfaits, ils se disaient les uns aux autres : "Qui donc est-il pour que même le vent et la mer lui obéissent ?" Ils croyaient déjà en Jésus, mais devant ce miracle éclatant d'une puissance surhumaine, ils sentirent leur foi s'affermir, et grandir leur amour pour le divin Maître.

Terminons par cette belle réflexion de l'abbé Fouard : "Le cri des Galliléens a souvent été répété depuis lors, car le prodige accompli sur les eaux de Génésareth est la figure des merveilles que Dieu ne cesse d'opérer pour son Eglise. Elle aussi navigue dans une mer tumultueuse : au sein de la tempête, il semble parfois que le Maître dorme et oublie les siens. Mais de siècle en siècle, c'est à l'heure où tout va périr que le Christ s'éveille, et d'un mot sauve la barque : si ballottée qu'elle soit, elle garde avec Jésus reposant sur sa poupe une promesse qui ne faillira pas, celle d'atteindre aux rives de l'éternité."

F. HENRI

CLASSES "EXCELLENTES"

| | | | | |
|----|---------------------|--------------|---|--------------------------|
| 13 | — F. MAURICE-JOSEPH | — 8° A année | — | <i>Farnham.</i> |
| 14 | — F. GODEFROY | — 8° B année | — | " |
| 15 | — F. ROLAND | — 7° année | — | " |
| 16 | — F. ESDRAS | — 8° A année | — | <i>Ec. St-Stanislas.</i> |
| 17 | — F. ISAÏE | — 8° B année | — | " |
| 18 | — F. REMI-MARIE | — 7° C année | — | " |
| 19 | — M. ANT. GIRARD | — 7° D année | — | " |
| 20 | — M. ALPH. COULOMBE | — 6° A année | — | " |
| 21 | — F. ELIEN | — 3° A année | — | " |



Récit Canadien

MAÎTRES D'ÉCOLE D'AUTREFOIS

IL est bon de savoir d'abord, que les premiers habitants du Canada, à part quelques exceptions, n'étaient pas des grands seigneurs. C'étaient ordinairement des laboureurs, des artisans, des soldats qui savaient lire, écrire et calculer un peu. Les savants étaient bien rares chez eux, mais je vous assure que pour l'éducation religieuse ils n'étaient pas toujours faciles à prendre. Et ces gens, qui furent nos pères, firent tout en leur pouvoir pour donner à leurs enfants au moins l'éducation qu'ils avaient eux-mêmes apportée de la vieille France catholique.

Jusqu'en 1635, il n'y avait pas eu à Québec d'école régulière pour les Français. A vrai dire, le besoin ne s'en était pas fait sentir encore beaucoup. Mais alors les colons demandèrent des écoles, et les Jésuites ouvrirent une petite école, à l'automne de 1635.

C'est là qu'on trouve ce maître d'école, Martin Boutet. Ce M. Boutet pouvait faire bien des choses : arpenteur, professeur de mathématiques et d'hydrographie, il savait le plainchant et connaissait, plus que le commun, les cérémonies de l'église.

Gilles Mesnard aussi se dépensa à la petite école des Jésuites, et cela pendant au moins vingt ans. Je pourrais bien, si je le voulais, vous donner d'autres noms avec ces deux-là.

De son côté, Mgr de Laval qui était si bon, qui aimait tant les enfants, vint au secours des Jésuites, en procurant aux enfants pauvres les moyens de s'instruire. Voyez-vous comme l'Eglise catholique n'a jamais perdu l'occasion d'encourager l'éducation et l'instruction de la jeunesse ?

Du reste, notre histoire du Canada, comme celle de la France, est remplie de ces dévouements de nos évêques, de nos prêtres, de nos Frères, de nos Sœurs, de nos maîtres laïques chrétiens et dévoués.

Que serions-nous devenus sans nos écoles catholiques et ceux qui les firent subsister ? La famille, l'église et l'école, quelles forteresses pour une nation, mes petits amis ! Puissiez-vous bien comprendre cela plus tard.

Mgr de Saint-Vallier, successeur de Mgr de Laval, ne manqua pas de fonder, à son tour, une petite école au Séminaire de Québec. Cette école dura de 1700 à 1760. Mais il y en eut bien ailleurs des petites écoles.

Il y en eut dans plusieurs paroisses de la région de Québec, notamment au Cap-Tourmente, au Château-Richer, à la Pointe-de-Lévy, à Notre-Dame-de-Foy, à l'île d'Orléans. Savez-vous qu'au Cap-Tourmente, il y avait, dès ce temps-là, une ferme-modèle ?

Voulez-vous, je vais vous donner encore des noms de maîtres d'école, de ces maîtres d'écoles d'autrefois qui ne mettaient pas de bornes à leur dévouement ? Ecoutez : Charles Roger, Tous-saint Lefranc, François Labernade dit Laprairie.

Et si j'entreprenais de dire les noms des prêtres éducateurs d'alors... C'est le clergé presque seul qui dans ces temps héroïques fit tous les frais de l'éducation élémentaire. Que ne devons-nous pas, sous ce rapport, aux Pères Jésuites, à Mgr de Laval, à Mgr de Saint-Vallier, à M. Soumande !

Et puis, au nombre des premiers bienfaiteurs de la jeunesse canadienne, il faut mettre les abbés Guillaume Gaultier et François Lamy, les abbés Philippe et Nicolas Boucher. Vous vous souvenez, n'est-ce pas, du "grand-père Boucher", ancien gouverneur des Trois-Rivières. Mes petits amis, les abbés Philippe et Nicolas Boucher étaient ses deux fils.

Il y eut aussi des écoles à Montréal : la première école régulière y fut ouverte en 1657, par les soins de Marguerite Bourgeois. Savez-vous dans quelle espèce de château Marguerite Bourgeois fit la classe en 1657 ? Vos petites sœurs le savent, elles... Dans une étable de pierre. Elle y ouvrit une école de filles et de garçons. Mais après quelques années, les petites filles furent seules à suivre les classes de Marguerite Bourgeois.

MM. les Sulpiciens se chargèrent de l'instruction des garçons, et cela aussi longtemps que dura le régime français.

Ils furent puissamment aidés dans cette œuvre par les Frères Charron qui remplirent le rôle de maîtres d'école dans les campagnes durant plusieurs années. Tous ces détails vous aideront surtout à vous souvenir qu'il y eut des écoles dans le temps passé.

Mais la région des Trois-Rivières ne demeura pas plongée dans l'ignorance. Pourtant je vous assure qu'il n'y avait pas grand monde aux Trois-Rivières dans ce temps-là, non plus que dans la région avoisinante.

En 1681, des paroisses comme Batiscan, Champlain, le Cap-de-la-Madeleine ne renfermaient guère plus de 200 âmes chacune ; la ville elle-même n'en contenait que 150.

(A suivre.)

Abbé J.-G. GÉLINAS



Le singe avec le léopard
Gagnaient de l'argent à la foire :
Ils affichaient chacun à part.

L'un d'eux disait : "Messieurs, mon mérite et ma gloire
Sont connus en bon lieu; le roi m'a voulu voir,
Et, si je meurs, il veut avoir
Un manchon de ma peau : tant elle est bigarrée,
Pleine de taches, marquetée,
Et vergetée, et mouchetée."

La bigarrure plaît : partant chacun le vit.
Mais ce fut bientôt fait, bientôt chacun sortit.
Le singe, de sa part, disait : "Venez, de grâce;
Venez, Messieurs : je fais cent tours de passe-passe.
Cette diversité dont on vous parle tant,
Mon voisin Léopard l'a sur soi seulement;
Moi, je l'ai dans l'esprit : votre serviteur Gille,
Cousin et gendre de Bertrand,
Singe du pape en son vivant,
Tout fraîchement en cette ville

Arrive en trois bateaux exprès pour vous parler :
Car il parle, on l'entend; il sait danser, baller,
Faire des tours de toute sorte,
Passer en des cerceaux; et le tout pour six blanes !
Non, Messieurs, pour un sou; si vous n'êtes contents,
Nous rendons à chacun son argent à la porte."

Le singe avait raison : ce n'est pas sur l'habit
Que la diversité me plaît, c'est dans l'esprit :
L'une fournit toujours des objets agréables;
L'autre en moins d'un moment lasse les regardants.
Oh ! que de grands seigneurs, au léopard semblables,
N'ont que l'habit pour tout talent !

LA FONTAINE

Explications

Les deux discours ont exercé l'art du grand fabuliste : on est frappé de l'étonnante variété de ces morceaux oratoires, types des boniments de pitres.

Pour en bien comprendre toute l'éloquence, il faudrait s'imaginer qu'on les entend débiter, car ici aussi, c'est le ton qui fait la chanson. Aucun charlatan ne parle exactement comme le charlatan voisin; ils viennent nous dire tous deux : "Venez me voir, vous ne perdrez pas votre argent", mais chacun le dit à sa manière.

Le populaire admirera toujours un pitre s'il récite son boniment sans s'arrêter, même pour reprendre son souffle ou pour passer d'un sujet à l'autre : la facilité et la faconde sont deux qualités qu'il apprécie par-dessus tout.

Le discours du Léopard se réduit à peu de choses : ce charlatan n'ayant guère plus à montrer que "ces grands seigneurs qui n'ont que l'habit pour tout talent". Tout son mérite est à fleur de peau. La beauté de son pelage aurait établi solidement son mérite et sa gloire, même auprès du roi qui s'en réserve un morceau assez grand pour s'en faire un manchon. Après cette généralité, un détail : la peau est bigarrée, tachetée, marquetée, vergetée, mouchetée ! La variété est plutôt dans les mots que dans la chose. Quand on aura vu cette fameuse bigarrure, on aura tout vu, aussi les spectateurs ne s'attardent-ils pas longtemps devant le Léopard : "bientôt chacun sortit".

Mais le Singe, comme il le dit lui-même, a sa diversité dans l'esprit, dans son adresse. Il saura bien en donner des détails précis et pittoresques. Et il n'y a rien d'extraordinaire à son mérite quand on pense qu'il est si proche parent du fameux Bertrand, le singe du pape ! il a de qui tenir.

Il n'est pas moins adroit que spirituel; et Gille énumère avec complaisance tous les différents personnages qu'il saura tenir pour amuser la galerie. Avec lui on est sûr de passer une bonne heure de gaieté. De plus, l'on ne risque rien, car l'acteur est si assuré de plaire aux spectateurs qu'il promet solennellement de rendre leur argent à tous ceux qui ne seront pas contents de ses tours ! Ah ! il s'y connaît, le gredin, pour allécher l'assistance, pour la séduire par ses allures bon enfant.

Un auteur fait remarquer que le premier discours a quelque chose de sonore, d'emphatique et de ronflant. Si le charlatan a une belle prestance et des poumons solides, et que le boniment soit débité à haute voix et ponctué de grands coups de cymbales et de grosse caisse, c'est la perfection du genre.

Cette fable est un petit drame, car la volonté de nos deux pitres est bandée pour gagner l'assistance; ils mettent dans leurs discours toutes les ressources qu'ils ont en eux-mêmes. Les deux sires ne sont pas là pour s'amuser, mais pour gagner leur vie; et, suivant leur succès, ils mangeront ce soir ou devront se serrer la ceinture et se coucher sans souper. Le prix des places n'étant que d'un sou, il faut avoir le plus de monde possible et faire salle comble, tant pis si le concurrent n'aura devant lui que des banquettes vides. La Fontaine nous fait assister à une scène de lutte pour la vie : sa fable est dramatique.

F. HENRI

CONCOURS DE FEVRIER

I. — Nommer les objets représentés autour de la lettre B initiale dans le "Petit Larousse Illustré".

II. — Nommer les animaux dont on parle dans l'Evangile; citer comme suit :

Aigle — Là où seront les corps, les aigles se rassembleront.

PRIMES — Cinq volumes et des images seront tirés entre les meilleurs travaux, pour l'un ou l'autre concours.

N. B. — A part ces primes, on enverra une grande image en couleurs — dire son choix — à tous ceux qui remettront dix sous avec leur travail.

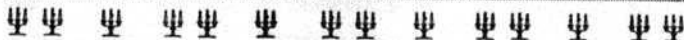
Adresser : Concours de L'Abeille, Laprairie, P. Q.

Réponses aux concours de Décembre

I. — Voici le nom de ce qui est représenté autour de la lettre A, (suivre de gauche à droite) : Aérostat, automobile, alouette, arlequin, aigle, arabesque, âne, auge, Arabe, arrosoir, agaric, araignée, acanthe, ancre, arc, aimant, armes, arbalète, arbre, autruche, aumônière (voir ce mot), antilope, agneau.

II. — Mots qu'on peut composer avec les sept lettres du mot ORIGINAL : Or, on, oral, rail, roi, rang, il, gin, gril, galion, giron, galon, grain, gain, gai, ni, noir, aiglou, ail, agir, agio, air, loi, loin, la, lai, loir, lion, long, etc.

Ont reçu la prime : Arthur Frigon, Claude Samson, Maurice Longtin, Fernand Berthiaume, Rosario Lescault, Jean-Yves Larose, Paul-André Laporte, Paul-Emile Larose, Joseph Couture, Omer Paradis, Gérard Léger, Paul-André Aclam, Hugo Picard, Omer Chassé, Robert Gagné.



RAPAILLAGES

Une histoire d'âne.

UN paysan, habitant l'un des faubourgs de Madrid, se rendait journallement en ville, depuis plus de vingt ans, avec son âne chargé de cruches de lait pour sa clientèle. Il arriva qu'un jour le laitier tomba malade, et sa femme proposa d'envoyer l'âne faire seul la tournée habituelle.

L'homme y consentit, les paniers reçurent les cruches de lait; un morceau de papier attaché au licou de l'âne priait les clients de se servir eux-mêmes, selon leur besoin, et de déposer l'argent dans une petite boîte mise à cet effet dans l'un des paniers.

L'âne, fier de la confiance qu'on avait en lui, partit seul. Quatre heures après, il revenait avec les cruches vides et tout en place. Dans la petite boîte se trouvait le prix de tout le lait qui lui avait été confié.

Le maître de l'âne fit prendre des informations : le commissionnaire à longues oreilles s'était arrêté à la porte de chacun des clients de son maître, sans se tromper une seule fois, et que même, il avait tiré les sonnettes avec ses dents quand on avait tardé à venir.

Depuis ce jour, l'âne fit la tournée, et sa venue à heure fixe est attendue par chaque client comme l'on attendait la malle dans nos campagnes il y a quarante ou cinquante ans.

Et remarquez, s'il vous plait, que cet honnête garçon laitier se faisait un cas de conscience de respecter la pureté de sa marchandise, bien différent en cela de ses confrères à deux jambes qui ne se gênent guère pour voler la pratique en même temps que le patron.



Les hommes forts.

DANS l'antiquité, on trouve Milon dont la force est restée légendaire. Il portait sur ses épaules, l'espace d'un mille et sans s'arrêter, un bœuf de quatre ans; puis, la course finie, il l'assommait d'un coup de poing, et le mangeait dans une journée! Il était arrivé à cette prouesse par l'entraînement, s'exerçant chaque jour à porter cet animal quand celui-ci n'était encore que jeune veau; le veau

prenait du poids, et l'homme des forces, si bien qu'il n'y avait pas de raison que Milon ne pût un jour porter l'animal, alors qu'il avait pu le faire la veille. Ses repas ordinaires consistaient en vingt livres de viande, autant de pain et quinze bonnes chopines de vin.

Polydame était d'une taille colossale; on dit que sans autres armes que ses bras, il tua un lion furieux qui s'était jeté sur lui.

Tophan, un Anglais, prenait une grosse barre de fer et la pliait de manière à en faire un cercle.

Le fameux Scanderberg, roi d'Albanie, était très grand. Avec son épée, il pouvait accomplir des tours de force qui n'ont jamais été surpassés ni même égalés. Il coupait en deux avec son grand sabre un homme même couvert d'une épaisse cuirasse de fer : il ne faisait pas bon se mesurer avec lui, comme on le voit.

Maurice de Saxe avait, surtout dans les doigts, une force extraordinaire. Ayant besoin d'un tire-bouchon et n'en trouva pas, il s'impatienta; alors, prenant un gros clou, il le tordit et en fit un tire-bouchon avec lequel il déboucha douze bouteilles de vin; l'histoire ne dit pas s'il les but toutes. Une autre fois, étant allé chez un forgeron pour faire ferrer son cheval, il s'amusa à casser, avec les mains, le premier et le deuxième fer fabriqués par l'ouvrier. Seul le troisième fer fut accepté. Le prince ayant donné une pièce d'or au forgeron, celui-ci la cassa avec ses doigts; une deuxième pièce eut le même sort; la troisième fut jugée suffisamment solide. Maurice avait trouvé son égal.

Nous avons bien eu ici nos Montferrand et nos Cyr, mais leurs exploits nous entraîneraient trop loin.



Laura Secord.

Les Montréalais connaissent très bien ces petites boutiques aux devantures blanches comme la neige et aux vitrines pleines de tentations, sous forme de sucreries et de crottes de chocolat, qui les mettent dans l'occasion prochaine de succomber à un péché de gourmandise. Et vraiment ces bonbons sont si affriolants que le plus rigide casuiste trouverait de sérieuses circonstances atténuantes à leur faute.

L'enseigne porte le nom de Laura Secord; les boîtes de bonbons sont ornées du portrait d'une bonne petite vieille en bonnet blanc. Cette femme est une héroïne canadienne; nos jeunes lecteurs aimeront sans doute à connaître ce qui lui valut son heure de célébrité.

Mme Laura Ingersoll avait épousé James Secord, d'origine française — c'était probablement un "Sicard" — Elle demeurait près de Niagara-on-the-Lakes, ancienne capitale du Haut-Canada, lorsque fut déclarée la guerre de 1812-1814 entre l'Angleterre et les États-Unis.

Un jour, deux officiers américains pénétrèrent dans sa maison et demandèrent à dîner. Pendant qu'elle les servait, elle saisit quelques bribes de leur conversation qui lui apprirent que les Américains projetaient de surprendre l'armée canadienne campée à Beavertdam, à quelque vingt milles de là.

Ce renseignement était précieux, mais comment le faire parvenir à l'armée menacée ? Son mari, blessé dans un engagement récent, était alité et personne dans les environs ne pouvait, ou ne voulait se charger de cette mission difficile et périlleuse, car il fallait traverser une forêt épaisse avec le risque de rencontrer des bêtes sauvages, des Indiens et surtout des soldats de l'armée ennemie.

N'écoutant que son courage, la brave femme résolut, néanmoins, d'accomplir son devoir. Après un trajet de vingt-deux milles, au cours duquel, elle fut plusieurs fois arrêtée par les Américains, elle atteignit l'armée canadienne et prévint le commandement du coup qui se tramait.

Son dévouement valut une belle victoire aux nôtres, car les Américains, croyant tomber à l'improviste, trouvèrent à qui parler quand ils se présentèrent devant l'armée canadienne. Ils subirent une sérieuse défaite.

Cette bonne patriote mourut en 1848, à l'âge respectable de quatre-vingt-treize ans. Le gouvernement a élevé, en 1911, un monument à Laura Secord, sur les hauteurs de Queenston.



Un fidèle abonné de "L'Abeille"
et son ami.



Un naufrage célèbre

NUMÉRO 5

Un fis à Rol et aux autres le récit de ce qui m'était arrivé dans mon voyage, et je leur donnai l'espérance de revoir le lendemain nos quatre hommes avec le buffle.

La nuit se passa tranquillement. Mais, après le lever du soleil, surpris de ne pas voir paraître nos gens, nous commençâmes à craindre quelque accident sinistre.

Quelques moments après, nous vîmes venir deux insulaires, chassant un buffle devant eux. Je n'eus pas besoin de le considérer longtemps pour reconnaître que ce n'était pas celui que j'avais acheté.

Un de nos gens qui entendait à demi la langue du pays et se faisait entendre de même, demanda aux insulaires pourquoi ils n'amenaient pas le buffle qu'ils m'avaient vendu, et où étaient nos quatre hommes. Ils répondirent qu'il avait été impossible d'amener l'autre, qu'au surplus nos gens en conduiraient encore un.

Cette réponse dissipa un peu notre inquiétude; mais remarquant que le buffle sautait beaucoup et n'était pas moins sauvage que les autres, je lui fis couper les pieds avec la hache. Les deux noirs, le voyant tomber, poussèrent des cris et des hurlements épouvantables.

A ce bruit, deux à trois cents insulaires cachés dans le bois en sortirent brusquement et coururent d'abord vers la chaloupe, probablement pour nous couper le passage et se ménager ainsi le pouvoir de nous massacrer tous.

Trois de nos gens qui avaient fait un petit feu à quelque distance des tentes pénétrèrent leur projet et se hâtèrent de nous en donner avis. Je sortis du bois, et m'étant un peu avancé, je vis une cinquantaine de noirs qui arrivaient sur nous d'un autre côté du même bois.

Tenez ferme, dis-je; le nombre de ces misérables n'est pas assez grand pour nous épouvanter.

Mais nous en vîmes bientôt après paraître une si grosse troupe, la plupart armés de boucliers et d'une sorte d'épée, que, regardant la situation d'un autre œil, je dis : Amis, retournons à la chaloupe, car si le passage nous est coupé, nous n'avons plus d'espérance.

Nous primes aussitôt notre course vers la chaloupe; ceux qui ne purent y arriver assez tôt se jetèrent à l'eau pour s'y rendre à la nage.

Les insulaires nous poursuivirent jusqu'à bord. Malheureusement, rien n'était disposé pour que nous pussions nous éloigner avec une diligence égale au danger.

Les voiles étaient étendues en forme de tente d'un côté de la chaloupe à l'autre; et tandis que nous nous empressions d'y entrer, les insulaires percèrent de leurs sagaies plusieurs de nos gens.

Nous nous défendions avec nos deux haches et notre vieille épée. Le boulanger de l'équipage s'en servait avec succès.

Nous étions amarrés par deux grappins; il fallut couper à coups de hache celui qui nous tenait au rivage. Il fut alors facile de tirer la chaloupe en mer, ce qui nous mit à l'abri du danger parce que les insulaires perdirent fond et nous abandonnèrent.

Nous pensâmes alors à recueillir le reste de nos gens qui nageaient dans la rivière; ceux qui n'avaient pas reçu de coups mortels rentrèrent à bord, et il se leva soudain un vent de terre qui nous servit à nous éloigner.

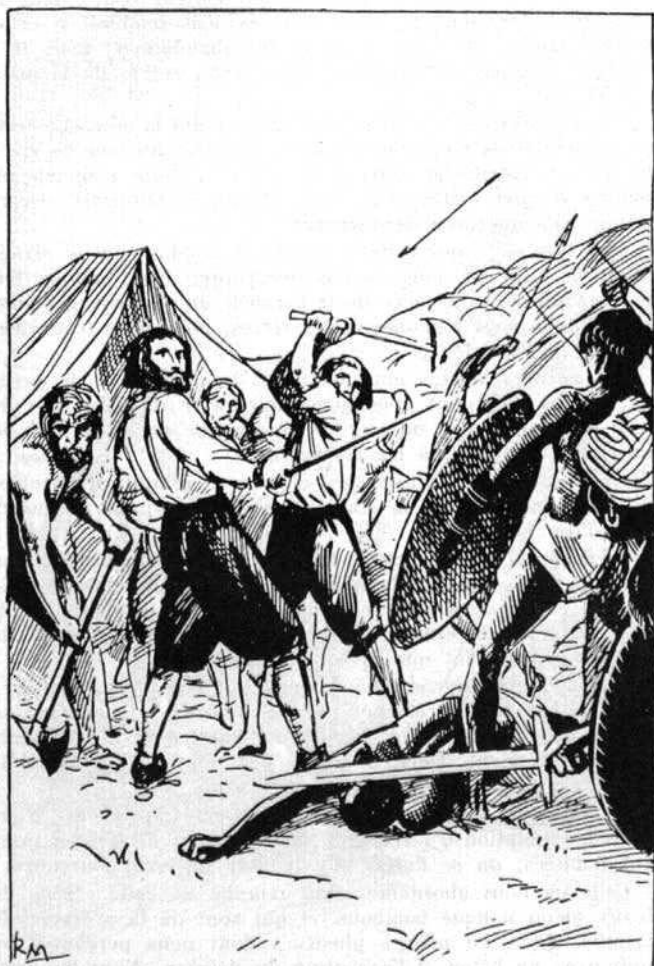
Nous mîmes toutes nos voiles, et d'une seule bordée nous allâmes jusqu'au large, avec la plus grande facilité à repasser le banc et les brisants qui nous avaient causé tant d'embaras à l'entrée de la rivière.

Les insulaires, comptant sur notre naufrage, s'étaient avancés jusqu'à la dernière pointe du cap. Mais le vent continua de nous être favorable, et l'avant de la chaloupe, qui était fort haut, coupa les lames avec ce secours.

A peine étions-nous hors de danger que nous nous aperçûmes que le brave boulanger, qui nous avait si bien défendus, avait été blessé d'une arme empoisonnée. Les chairs de la blessure étaient déjà d'un noir livide.

En vain j'essayai de couper jusqu'au vif pour arrêter les progrès du venin; ce ne furent que des douleurs inutilement ajoutées à ses souffrances : il tomba mort à nos yeux. Il fut jeté dans la mer.

En faisant la revue de nos gens, nous trouvâmes qu'il nous en manquait seize. Onze avaient été tués sur le rivage.



*Nous nous défendions avec nos deux haches et notre
vieille épée ...*

Le sort des quatre malheureux qui étaient restés dans le village fut amèrement déploré. Rien ne nous semblait si cruel que la nécessité où nous étions de les abandonner; mais il y a toute apparence qu'ils avaient déjà perdu la vie de la main des barbares.

Nous gouvernâmes vent arrière en rangeant la côte. Le reste de nos provisions consistait en huit poules et un peu de riz : elles furent distribuées entre tous; mais, la faim commençant bientôt à se faire sentir, nous fûmes obligés de retourner à terre par une baie que nous découvrîmes.

Des insulaires qui étaient en grand nombre sur le rivage prirent la fuite en nous voyant débarquer. Nous avions fait une trop funeste expérience de la barbarie de ces sauvages pour espérer qu'ils nous fournissent des vivres; mais nous trouvâmes au moins de l'eau douce.

Les rochers voisins nous offrirent des huîtres et de petits limaçons de mer, dont nous mangeâmes avec d'autant plus de plaisir qu'ayant sauvé un peu de poivre que j'avais acheté au village, il nous servit à les assaisonner.

Après nous en être rassasiés, chacun en remplit ses poches, et nous rentrâmes dans la chaloupe avec deux petits tonneaux pleins d'eau fraîche.

Je proposai, en quittant la baie, de prendre un peu plus au large pour faire plus de chemin, et ce conseil fut suivi; mais le vent, qui commençait à forcer, nous fit essayer pendant la nuit une grosse tempête. Cependant les craintes et les fatigues qu'elle nous causa devinrent une faveur du ciel.

Si nous eussions continué de ranger la côte, nous n'aurions pu nous défendre de relâcher près d'une autre aiguade qui se présenta dans la même île; nous y aurions trouvé des ennemis cruels qui s'étaient déclarés depuis peu contre les Hollandais et qui en avaient déjà massacré plusieurs.

Au point du jour nous vîmes devant nous trois îles. Nous primes la résolution d'y relâcher, quoique nous ne les crussions point habitées; on se flattait d'y trouver quelque nourriture.

Celle où nous abordâmes était remplie de cette espèce de roseaux qu'on nomme bambous, et qui sont de la grosseur de la jambe. Nous en primes plusieurs dont nous perçâmes les nœuds avec un bâton, à l'exception du dernier. Nous les remplîmes d'eau douce, expédient qui nous fournit une assez bonne provision d'eau dans la chaloupe.

Nous trouvâmes aussi quelques palmiers dont la cime était assez molle pour nous servir d'aliment. On parcourut l'île sans faire d'autre découverte.



Il dit à un de ses domestiques : Apporte la coupe d'or ...

On mit ensuite à la voile; le vent nous favorisait. Nous portâmes le cap droit à l'ouverture d'un détroit que nous aperçûmes. Pendant la nuit, nous nous gouvernâmes par le cours des étoiles : vers minuit nous vîmes des feux au loin.

On crut d'abord que c'était le feu de quelque vaisseau; mais nous reconnûmes en approchant que c'était une petite île du détroit de la Sonde, appelée *Dwans in de Weg*, c'est-à-dire qui traverse le chemin. Après en avoir doublé la pointe, nous vîmes un second feu de l'autre côté, et divers indices nous firent connaître que c'étaient des pêcheurs.

Le lendemain, au point du jour, nous fûmes arrêtés par un calme. Nous étions, sans le savoir, sur la côte de Java. Un matelot, étant monté au haut du mât, cria aussitôt qu'il découvrait un gros de vaisseaux: il en compta jusqu'à vingt-trois.

Notre joie ne se peut peindre: ce n'étaient que cris, sauts et transports de tout genre. On se hâta de border les avirons à cause du calme, et l'on nagea droit vers cette flotte.

Ces vingt-trois vaisseaux étaient hollandais, sous le commandement de Frédéric Houtman-d'Alcmaer. Il se trouvait alors dans sa galerie, d'où il nous observait avec sa lunette d'approche.

Surpris de la singularité de nos voiles, et désirant l'explication d'un spectacle si nouveau, il envoya sa chaloupe au-devant de nous pour s'informer qui nous étions.

Ceux qui la conduisaient nous reconnurent : nous avions fait voile ensemble du Texel, et nous ne nous étions séparés que dans les mers d'Espagne.

Ils nous firent passer Rol et moi dans leur chaloupe, et nous conduisirent à bord de l'amiral, qui s'appelait la "Vierge de Dordrecht". Nous fûmes présentés immédiatement à Frédéric Houtman.

Après nous avoir marqué sa joie de nous revoir, jugeant sans explication quel était le plus pressant de nos besoins, il fit couvrir sa table et s'y mit avec nous.

Lorsque je vis paraître du pain et des viandes, je me sentis le cœur si serré que les larmes inondèrent mon visage, et je ne me trouvai point la force de manger. Nos compagnons d'infortune, qui arrivèrent presque aussitôt, furent distribués sur tous les autres vaisseaux de la flotte.

L'amiral se fit raconter nos aventures, qu'il écouta avec le plus grand étonnement; ensuite il nous fit embarquer dans un yacht pour nous rendre à Batavia.

Nous étions encore au nombre de cinquante, et nous arrivâmes dans cette ville le lendemain. Les amis que nous avions retrouvés

sur la flotte m'avaient fourni des vêtements à moi et à tout mon équipage.

Notre entrée dans la ville se fit en bon ordre. Nous nous présentâmes à l'hôtel de Jean Pieters Cohen, général de la compagnie; il n'avait pas été encore informé de notre arrivée, mais il nous accueillit favorablement dès qu'il eut appris qui nous étions.

Il fallut satisfaire sa curiosité par un long récit, bien circonstancié, depuis le 28 décembre 1818, jour de notre départ, jusqu'au jour où le vaisseau sauta, et ensuite depuis ce jour funeste jusqu'à celui où nous lui étions présentés.

Le général, très attentif à ma narration, me dit froidement lorsque je l'eus terminée : Et bien, que faire à cela ? C'est un grand malheur. Ensuite il dit à un de ses domestiques : Apporte la coupe d'or. Il y fit verser du vin d'Espagne, en disant : Capitaine, je vous souhaite plus de bonheur; je bois à votre santé. Demeurez ici; vous dinerez avec moi. J'ai dessein de partir cette nuit pour me rendre devant Bantam, afin de pouvoir mieux diriger les opérations de l'armée. Pour vous, restez ici jusqu'à ce que je vous mande où que je sois de retour.

J'eus encore avec lui quelques moments d'entretien; il partit effectivement la même nuit pour Bantam. Pendant son absence, nous continuâmes de manger à sa table, suivant ses ordres. Dès que l'occasion se présenta de nous employer, il n'attendit point que nous le fissions souvenir de sa promesse. Il me manda à Bantam auprès de lui; j'y reçus la commission de capitaine du vaisseau le *Bergerboot*. Deux jours après, il désigna Rol pour exercer sur le même vaisseau les fonctions de subrécargue. Notre joie fut extrême de nous retrouver ensemble sur le même navire, avec les mêmes grades que nous avions sur le Niew-Hoorn.

Fin

NONNI

C'est l'histoire véridique, un chef-d'œuvre, que nous commencerons au prochain numéro. Elle a été traduite en 20 langues. Tout le monde voudra lire ce beau récit. Paul Bourget écrit ceci de ce livre : "Une telle lecture est pour moi un enchantement ... J'éprouve une vraie joie quand je découvre des œuvres de cette valeur."

Rires et Sourires

L'amour des bêtes.

Une vieille dame fort riche pousse jusqu'à la manie son amour des bêtes, et tous ses domestiques ont fini par se modeler sur elle.

Sa maison est l'Eldorado des chats, l'Eden des chiens, le pays de cocagne des oiseaux. Un jour d'été, cette vieille dame est importunée par une grosse mouche.

— Jean, dit-elle à son valet, prenez délicatement cet insecte et mettez-le dehors le plus doucement possible.

Le valet prend la mouche entre le pouce et l'index et sort. La minute d'après il revient avec toujours la bestiole entre ses doigts.

La vieille dame s'étonne.

— Pourquoi n'avez-vous pas renvoyé cette pauvre bestiole?

— Madame, répond le valet, je n'ai pas osé : il pleuvait.

* * *

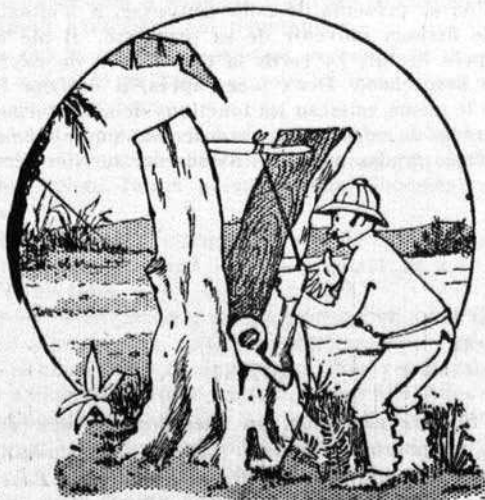
Préfecture vacante.

Un préfet venait de mourir. Il ne manqua pas de candidats à la succession. Certains manifestaient une impatience d'assez mauvais goût.

— Vous opposerez-vous à ce que je prenne la place du défunt?

— Non, répondit le ministre, absolument pas; entendez-vous avec l'entrepreneur des pompes funèbres.

MARIUS CHASSE LE LION



— Chasser le lion, quelle galéjade! Pas besoin de fusil et de balles explosives. Une branche pour maintenir ce tronc d'arbre fendu, un quartier de viande, et me voilà prêt à capturer le roi du désert.

— Je suis porté à tempêter contre mes ouvriers pour les exciter au travail. Cela ne me réussit pas toujours. Que dois je faire? Je suis polisseur.

— Dites-leur simplement : polissons.

★ ★ ★

Farceur.

Voix au téléphone, à trois heures du matin.

— Monsieur Gagnon?

Mr Gagnon : — Oul.

La voix : — Votre maison est-elle sur la ligne de l'autobus?

Mr Gagnon : — Oui.

La voix : — Eh! bien, vous feriez mieux de l'ôter de là, l'autobus s'en vient.

★ ★ ★

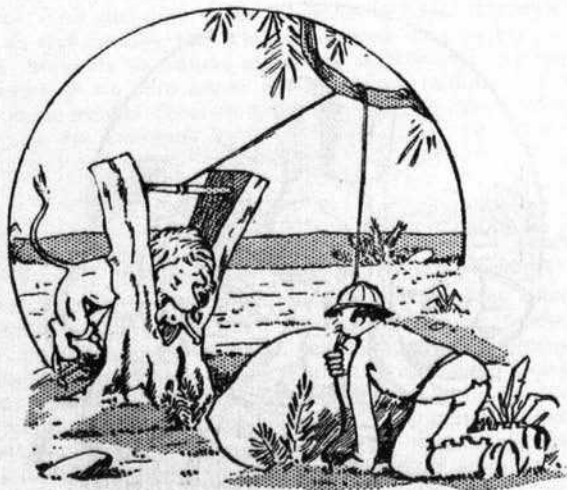
C'est que ...

— Croyez-vous, docteur, que j'échapperai à la grippe espagnole?

— Je n'en suis pas sûr du tout, madame.

— Vous m'effrayez, docteur! Qu'est-ce qui peut vous faire croire que ...

— C'est que, quand une maladie est à la mode, il est bien difficile à une femme de ne pas l'avoir.



— Justement, le voici qui s'avance, attiré par l'odeur de la viande. Mon piège est prêt. Le temps de me cacher et je n'attends plus que l'instant favorable où le lion passant la tête dans mon piège, je ferai sauter la branche qui le maintient ouvert.

JOKES

Jack and Tom, when they first went to school, were asked what were their names. Tom replied : "Tom, sir." "You mustn't say that, my boy, you should say Thomas". Jack determined that he would not fall into that mistake, and when he was asked his name, proudly replied : My name is Jack-ass, sir".

★ ★ ★

A talk between an Italian and a Spaniard.

— It's so hot in Italy you can cook eggs on the sidewalk.

— Oh, that's nothing. It's so hot in Spain that we have to feed the hens cracked ice to keep them from laying hard-boiled eggs.

★ ★ ★

— Well, Johnny, how do you like school?

— I don't like it a bit. The teacher put me on a chair and told me to sit there for the present. And I sat and sat, and she never gave me the present.



— *Mon coup a très bien réussi. Le fauve a été étranglé sur place. Je n'ai plus qu'à continuer mon petit manège pendant quelque temps et je pourrai offrir à chacun de mes amis de Marseille une superbe descente de lit qui leur rappellera mes exploits.*

particulière s'ils sont bien choisis. On ne saurait trop recommander aux élèves de se donner ce goût, qui serait pour eux une source d'agrément pour le restant de leur vie. Le seul contexte fait connaître une foule de vocables, et acquérir beaucoup de notions qui compléteront heureusement l'instruction primaire, dont la plupart d'entre eux devront se contenter.

En général, les enfants n'aiment lire que les contes, surtout quand ils sont agrémentés de beaucoup de gravures.

Les bonnes et belles lectures les ennuleraient. Mais le goût de la bonne lecture ne vient pas tout naturellement : il faut une initiation.

On lit dans la Vie du Frère Joas, que cet excellent professeur consacrait les dix dernières minutes de la classe de l'après-midi à la lecture d'un beau livre qu'il commentait; mais il y mettait une condition : ce privilège, il fallait le mériter par une journée de bon travail !

Voilà un excellent moyen de faire découvrir aux jeunes la jouissance que l'on goûte en la compagnie d'un auteur qui a quelque chose à dire et sait le dire en beau langage. Si, par ce moyen, on ne convertissait aux bonnes lectures que le quart de la classe — une élite — on n'aurait certes pas perdu son temps.

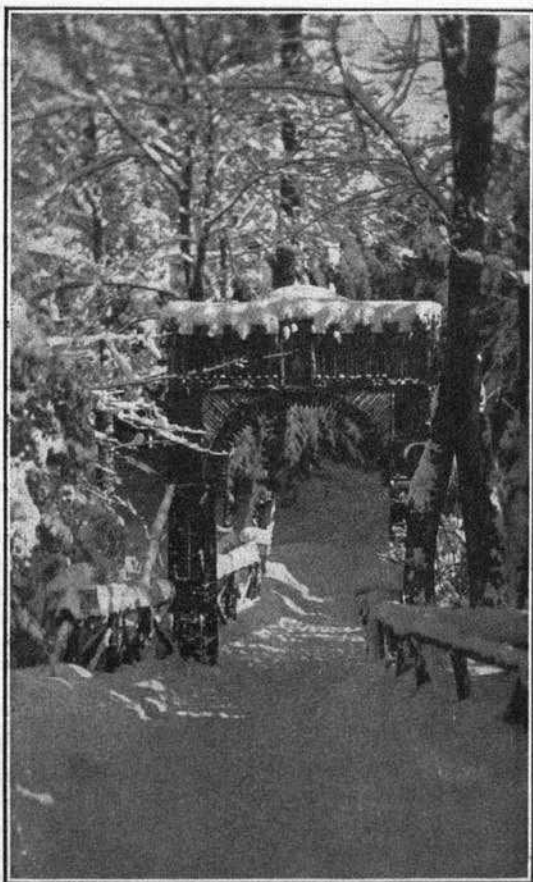
Pour faire aimer les bonnes et belles lectures, "L'Abelle" peut jouer un tout premier rôle d'initiation; c'est dans ce but qu'on l'a fondée. Beaucoup de maîtres apprécient ses histoires et s'emploient avec succès à les faire goûter à leurs jeunes disciples; on le voit par le grand nombre d'abonnés qu'ils finissent par recruter dans leurs classes. A ces excellents maîtres, "L'Abelle" dit un grand merci, leur souhaitant beaucoup d'imitateurs.

* * *

Les mots suivants se rencontrent dans le présent numéro, en a-t-on une idée juste et précise quand on les voit isolément ?

Désaxer, militant, adolescent, initial, acheminement, affolement, fétu, indicible, renégat, sublime, miroiter, vertigineux, falaise, virevolter, glacial, rebondi, frimousse, cannibale, rythme, pirogue, tam-tam, sinistre, multicolore, humecter, tuméfié, catéchiste, mauve, azur, clapotis, rafale, détresse, artisan, ferme-modèle, bigarrure, boniment, pittoresque, emphatique, pitre, client, cuirasse, affriolant, bribe, improvisiste, buffle, insulaire, perdre fond, livide, funeste, aiguade, bambou, indice, circonstancié, subrécargue, Eldorado, galéjade.

CLASSES "EXCELLENTEs". — On les fera prochainement paraître en un tableau si l'on en reçoit les photos "grandeur carte postale".



LA POINTE DU LAC

Un coin de la propriété de la maison principale des Frères de l'Instruction Chrétienne. Les feuilles sont parties, mais la neige est venue, et c'est presque aussi joli.